coup de Français.—Bébé réfléchit un instant, puis, d'un air convaincu :

—Oh ! ça ne fait rien, reprit-elle !

Pourquoi donc ? lui demanda la mère.

Parce que le bon Dieu ne comprend pas l'allemand.
Un philosophe chrétien n'aurait pu répondre plus justement.

CHRONIQUE.

Bien des événements se sont accomplis, en Europe depuis notre dernière chronique. La France qui, à cette époque rapprochée, marchait encore à la tête des nations, possédait le trône le plus élevé, un souverain, grand par le nombre et la force de ses armées, grand par les immenses richesses de son empire, grand par la majorité que venait de lui donner le suffrage universel, grand encore de l'héroïsme d'une femme à qui sa patrie d'adoption était plus chère que la vie, grand par l'éclat que projetaient sur lui les qualités d'un fils unique, héritier présomptif de son nom et de sa couronne, a été humilié profondément.

Son empereur qui s'enivrait de sa gloire et de celle de son peuple, qui se croyait immortel dans sa dynastie, est tombé lourdement ; un souverain étranger le tient dans les fers. Et le trône est enfoui dans des ruines ensanglantées, la famille impériale mange le pain de l'exil, les grands corps de l'état sont anéantis, les armées ont été en partie dispersées ou taillées en pièce ; et sur les débris de cette dynastie, la révolution règne en maîtresse.

Hélas ! Quelles terribles leçons à recueillir de ces lugubres événements !

Un jour a suffi pour un si grand désastre, pour